

Je mets mes écouteurs en sortant de chez moi. Je branche la radio seulement dehors à des moments de solitude où ma pensée défile follement. Des souvenirs entiers restent en ma mémoire. Ils sont comme des blocs incompressibles, le reflet de mon âme. Elle me parle d'un monde moins individualiste où chacun se réalise vers le haut. Je veux dire sans voir une vague intéressée aller vers un sens commun. Car la réalité offre un visage différent. Elle est couverte d'amertume devancée par l'âge. Les accros sont apparents à la moindre déception. Le recul est nécessaire à retirer un meilleur retour de circonstances. C'est-à-dire à ne pas toujours nous faire un plaisir immédiat qui n'est que leurre.

Aller jusqu'au fond de nos rancœurs pour bénéficier d'une analyse plus évidente après coup. Sinon c'est du temps passé à chasser l'ennui. Souffrons-nous tellement pour nous contenter seulement de cet apport ?

La patience aide à poser le doute d'un avenir sombre. Nous avons le pouvoir de décider plus de clarté. Nous envisageons alors d'autres agréments sans plus l'impression d'être envahi plus d'une maladie sans remède que de continuer d'exister. Je bats pour cela. Quelques fois j'y arrive, ce mauvais sort part sous un regard nouveau.

Je relativise aussi les années où j'avais peu de chance de m'exprimer. C'était comme si je devais attendre de grandir pour tout dire. J'étais aux prises à mon apprentissage de la vie. L'école me mettait en difficulté. J'étais démuné de mes aptitudes à bien travailler, comme si le mauvais sort s'en mêlait. Je désespérais, finissais par m'ennuyer et me taire complètement parfois. La réalité prenait le pas sur ma propre vision. Je me suis heurté au doute avant de commencer une recherche. J'étais tellement jeune. J'avais à éduquer encore ma pensée.

Avant il fallait vivre mes expériences. Je me suis plongé dans le jeu, associé à la foule jusqu'à admettre la difficulté d'exister après. Ainsi j'ai réagi. Pour m'échapper je me retirais à ma rêverie.

La musique m'amène des émotions. La sensation de douceur berce mes élans, l'accélération du rythme de la mélodie me rappelle le besoin aussi de marquer le pas.

À la maison je préfère un livre. Les mots fixent mon attention, retiennent mon souffle, me tirent de ma paresse avant que l'esprit ne se décompose. Alors je peux entendre mon cœur parler à ma raison. Rien de particulier ne me retient me dit-elle. Tu peux partir librement en face d'une indifférence générale te reposer sur tes acquis. Il n'en sort rien de plus qu'un égoïsme à me joindre à la foule, éviter tout débordement impulsif. Je sais qu'elle me remue. Je ne me corresponds pas. J'ai ma propre fonction. Je vais me raisonner, me dire combien je me trompe, suis en dehors de l'existence. Je touche à la fragilité, ne rien faire, laisser dire. C'est le libre cours au discours rassurant d'un homme sans illusion. Ai-je l'âge de tout lâcher sous un conformisme devant ? Même les pensées les plus faciles, sans recul de les avoir pesées me fatiguent.

Ne rien faire est pire qu'une réflexion sensée. C'est pourquoi j'estime être en bon chemin. Je me dirige à pied vers le centre ville. Lorsqu'il fait beau, j'allonge ma promenade, m'attarde sur un air de musique. L'idée que rien n'est figé dans ma tête me rend une jeunesse. Je ne m'accroche pas aux années mais plutôt contre un vieillissement prématuré de mes certitudes. La conviction que le cœur donne la victoire à l'amour, le partage, le temps de vivre sans m'étendre sur l'agressivité d'en face. Je ne dis pas qu'elle n'est pas nécessaire mais je préfère la provoquer d'une stimulation intérieure à la débâcle des sentiments.

Deux rues plus loin je dépasse un feu rouge. Quelques voitures s'arrêtent pour me laisser passer. Comment font-ils ? Je ne peux absolument pas conduire. Trop de stress, d'énervement au volant. Les transports en commun me conviennent parfaitement. À l'instant je marche, m'approche de chez mon amie. Je coupe la musique, recherche mes pensées près de la grille. Je compose le code, rentre dans la résidence. C'est calme, à peine le matin. Elle m'ouvre la porte d'un bonjour gracieux. Je ne veux pas

compromettre son enthousiasme en faisant état d'âme. Je préfère agir en solo, la conscience sur la foi nécessaire à aller mieux.

« Je ne t'attendais pas à cette heure-ci » me dit-elle.

« J'avais besoin de quelques pas puis d'aller vers toi. »

« J'ai reçu un coup de fil d'Alexandre, » lança-t-elle.

Je lui confiai mon désarroi de voir son neveu si triste. Il a des yeux à attendrir un tout esprit sensible.

Les regards se communiquent.

« À force de discussions évasives il s'éloigne de ses proches. »

« C'est sans doute provisoire, » pense-t-elle.

À son âge les signes sont à prendre au sérieux. Tout peut basculer si vite. Les blessures en profondeur l'empêchent de travailler. Il ne manque pas de volonté, seulement l'employeur voit clair à son malaise.

« Comment sortir de cette galère ? »

« Elle est reflet d'années creuses, » murmure-t-elle.

L'être a besoin de stimulation à défaut du repli des pensées.

« Est-ce perdu ? »

« Tout peut revenir, » affirmai-je mais sans appui rien n'arrive.

« Tout le monde le soutien pourtant, » s'exclama-t-elle.

Il a besoin de temps. La nécessité de rééduquer son esprit, la confiance perdu par des années d'incertitude.

« Le doute d'être dans une normalité, » dis-je.

Elle tenais un coussinet de la main droite et de l'autre montrait des gestes de regrets. À ce moment précis, je me tourne à sa tristesse, saisis sa main passagère pour un commun accord.

J'irai bientôt le voir, il me parlera ou avancera une idée. Je suis à guetter la moindre de ses intentions, pour faire ôter le mauvais esprit. Elle semble un peu ailleurs. Je n'insiste pas.

« Reste encore un peu » ai-je cru deviner.

Son petit nez me touche. Son visage rond, d'une chevelure longue, presque brune me fait penser à l'adolescence si proche du mystère de la poésie à évoquer.

« Enlever le chagrin d'un passé incomplet » avais-je envie de crier. Il a manqué tellement de joie retenue dans un filet d'angoisse que

seul l'amour me vient à présent. Mais comment exprimer tant d'émotion ? Cela se fit progressivement.

Nous sortions d'une crise d'état d'après guerre et l'expression d'une volonté d'anticonformisme si fit entendre après.

Rompre l'indifférence à la souffrance derrière. Elle a été retenue si longtemps comme si une fois lâchée dehors elle troublait l'ordre d'état d'être. Elle reposait toujours en nous d'une force à faire peur. Préférer éviter de se réaliser et finir toujours plus seul a mûri dans nos esprits qui ont fini par éclater.

J'ai été au bout de la liberté pour comprendre enfin ce qu'il reste de ce parcours. C'est la sensation de vivre, lutter, avoir mal et revenir de mes blessures vers des valeurs plus sûres. Comprendre ce qui m'échappait sur le terrain. Il arrive au cœur. Je le sens à présent chaque jour me dicter sa voie, m'apprendre sa direction.

Gauguin a laissé sa vie de famille pour aller vers sa liberté. Je pense qu'il faut être au moment de sa vie. Sans doute n'était-il pas prêt d'assumer ses fonctions car il n'avait pas libéré sa souffrance plus tôt. Je suis conscient de la difficulté de l'époque et estime avoir eu la chance d'être né plus tard. Tendre vers ses rêves toujours avec amour est ce que je souhaite à tous. C'est la seule façon d'exister à mes yeux. C'est-à-dire être en accord dans ce mouvement.

Mon amie se prépare en cette matinée radieuse comme un dimanche à venir. J'en apprécie chaque tournant. Après un brin de toilette elle s'habille prestement. Je l'attends dans la cuisine. Plus de débats intérieurs pour l'instant. Je peux aller à l'essentiel, une concentration bien plus aisée qu'au seul profit de sortir d'une langueur passagère.

« Tu m'aime ? », me dit-elle d'un ton à faire détacher la solitude de la pensée.

Je vais vers elle, l'enlace pour calmer l'esprit agité. Elle est en demande en ce moment d'une prière à rester près d'elle. Je me tourne à sa tristesse passagère où le temps use la pensée pour aller la choyer d'une angoisse soudaine. Je lui prends à présent la main, entends son cœur tout en cherchant ses lèvres non pas seulement

de désir mais d'un besoin de communiquer un souffle nouveau. Elle reste sur le canapé pendant que je la regarde. Quand elle n'a plus d'obstacles la souffrance s'en va. Elle est venue auprès de l'errance, d'une vie inachevée rappeler une manière d'être.

Le goût trouvé à vieillir ensemble tire la nostalgie à la fin évidente. L'amour est universelle car il est sans limites, ni compte perdu, juste volontaire. Je me laisse aller à mes sentiments comme si c'était inscrit depuis longtemps.

Je n'ai fait que m'attarder à rechercher l'impulsion d'une sensation de bonheur. Il est venu de l'esprit affirmer ma personne pour aller vers elle apporter le réconfort, l'attention, l'expérience que sans amour la vie est insupportable. Il ne reste que les épreuves pour marquer la force, la preuve de l'utilité d'être toujours entier aux blessures endurées.

Il reste à Alexandre le chemin à devenir une personne acceptable comme reconnaître les années nécessaires à se construire.

Il se prépare en cette matinée radieuse chez lui. Après un brin de toilette, il s'habille prestement avant d'avalier une tartine avec un jus d'orange. Déjà l'heure tourne. Les aiguilles bien en place avanceront quoi qu'il fasse mais ne modifieront pas son allure déterminée dans sa tête. Il la regarde rarement, seulement quand il se coiffe ou devant un miroir bien en face.

Il ne déteste pas spécialement son physique. Certains aussi fragiles affichent des yeux coupables d'un mauvais sort à s'empresse d'agir dans tous les sens pour calmer l'angoisse. Lui a gardé l'aptitude à éviter ce problème comme si autre chose l'appelait à vivre. La curiosité à s'en aller vers les détails, l'aspect singulier que la nature offre.

Observer le ciel assez longtemps pour découvrir une voix à ses oreilles, la sensation d'une vie meilleure, l'assurance d'être sur son chemin. Rien n'est pire qu'avoir l'impression d'être passé à côté d'un projet capital sans le vérifier.

Il ouvre les volets après avoir déposé son verre dans l'évier. Sa mère lui dira plus tard d'acheter le pain. Il choisit du regard un disque qu'il savoure paisiblement, au gré de l'air évoqué, de

l'époque imprégnée, d'un décor projeté entre deux rêves.

Nous nous ressemblons sur ces points entraînés vers nos pensées rassurantes. Cette magie à l'écoute exalte nos cœurs sans âges à présent. Lui recherche l'amour quand je pense à retenir ma bien aimée à la dérive. Nous sommes dépendants de nos blessures et tournés vers un même but. Conserver des yeux ouverts à ne pas tous sombrer avant l'heure.

Éviter la détresse de quelque chose de perdu faute d'être sur nos gardes. Sa chambre est spacieuse aux murs d'une couleur chaude pour s'allonger à la paresse soudaine, à l'amour tardif à venir, aux pensées interdites car insensées. Il a compris après des périodes de silences, de passages obligés à l'éducation de sa personne, le mal à se faire tout seul à la peur d'exister. Avant enchanté, il reposait sur ses parents sans risque de voir fuir sa tranquillité. Il est appelé maintenant à changer pour éviter les pires ennuis. Alors tout se passe au ralenti. Sa pensées résiste comme pour tarder à réagir. C'est le début d'une impasse, la lourdeur, la chaleur lasse d'une vie incertaine.

Il se bat pour atteindre sa force qu'il appelle universelle, sortir de son cadre mou. Sur le point de tomber, il se transforme à son rythme. Sans lutte, il souffre sur place, avec il transpire mais se blesse. Il rejoint alors nos peine pour s'associer au monde des vivants. Il coule des cicatrices du temps qui passe. Devant c'est un mur à franchir d'une existence limitée d'hier pour marquer le pas. Je l'assure qu'il est sur la bonne voie mais il se pose tellement de questions. L'attention que je lui porte est celle que j'avais autrefois pour m'en sortir. Le jour d'avant a un goût amer, celui d'après mérite réflexion, mieux vaut s'en tenir à la tournure actuelle.